

1

L'Écrivain m'a donné rendez-vous au *Moeder Lambic*, place Fontainas, en face de la centrale syndicale des services publics. Dans une autre vie, ce lieu abritait un café-restaurant grec, tenu par des communistes dits de l'« extérieur », où mes camarades et moi avions l'habitude d'aller manger entre deux réunions. À ma connaissance, ce café n'avait pas de nom, on allait « chez Despina », la patronne. Il faisait partie d'une longue liste de restaurants populaires qui nous tenaient lieu de cantines midi, soir, et parfois même le matin ; d'autres restaurants grecs près de la gare du Midi où chacun allait choisir son plat en cuisine ; le Portugais, rue du Sceptre, qui servait des tourteaux à petits prix au printemps, une découverte pour la plupart d'entre nous. Et puis il y avait Toni, l'Italien, à deux pas de *la Buanderie*, le siège national de la section belge de la Quatrième Internationale trotskyste. « Ici, tout est bon sauf moi » aimait à dire le patron, qui n'avait pas peur de se répéter et qui servait en salle, tiré à quatre épingles, pendant que sa femme, invisible, officiait à la cuisine.

Aujourd'hui, la taverne de Despina est donc devenue un café à bières, bien de Bruxelles comme l'indique son nom hybride. Je lui avais proposé, pourtant, la terrasse du *Mokafé*, sous la verrière des anciennes Galeries Saint-Hubert, à deux pas de la belle librairie *Tropismes*, deux lieux qui font également partie de mon histoire et de ma vie depuis plus de vingt ans. L'endroit idéal, me semblait-il, pour discuter livre, mais l'Écrivain avait refusé de façon un peu brusque en déclarant qu'il n'aimait pas cet endroit. Va donc pour la gueuze et le *Moeder Lambic*.

En y pénétrant pour la première fois depuis toutes ces années, je ne reconnais plus rien. Le café, complètement vide, me paraît immense, bien plus grand que dans mon souvenir. Les tables y sont alignées en carré comme les espaces-familles dans les trains à grande vitesse : une longue table et deux banquettes qui se font

face. J'ai l'embarras du choix et m'assieds à une table au milieu. Le cafetier, qui semble surgi de nulle part, me demande si je suis bien la dame qui vient « pour parler du livre ».

– Le monsieur a demandé de s'asseoir à cette table, me dit-il en me désignant celle juste derrière moi.

– C'est à cause de la musique, ajoute-t-il en montrant les enceintes. Décidément, il règle tout dans le moindre détail, cet Écrivain.

– Et où est « le monsieur » ? lui demandé-je, tout en changeant de table.

– Au petit endroit, me répond le cafetier en faisant un geste vers le fond.

Deux heures et quelques gueuzes Lambic plus tard, nous avons convenu de préparer ensemble un livre sur la Belgique. Ce pays « double », qui semble au bord de l'implosion. Ce qui demande un double point de vue, selon l'Écrivain. Il a lu mes chroniques et dit apprécier mon regard de Judéo-Flamande, une combinaison éminemment surprenante et extrêmement minoritaire, à l'en croire. Il a pensé à un montage sur base d'un choix de mes textes, face aux siens, plus abstraits et résolument francophones. Il a publié il y a quelques années une trilogie qui a obtenu un prix littéraire à Paris et dont le fil rouge est, à ses dires, le désir perdu, un concept qu'il semble vouloir appliquer aujourd'hui à la Belgique. Il conçoit le livre comme une succession de « moments », des moments Edward Hopper (moi) et des moments Jackson Pollock (lui), du figuratif et du non-figuratif. Il en serait également l'éditeur : il dirige une petite revue littéraire qui publie aussi quelques livres.

Il aimerait savoir si j'ai dans mes tiroirs quelque trésor caché, une ébauche de roman. Non, rien de tel dans mes tiroirs. Ce n'est pas que je n'y ai pas pensé, mais j'ai cru comprendre qu'il ne suffit pas d'écrire, un écrivain doit aussi parler. En public. Ça m'emballe moins. Dans mes fantasmes les plus fous, j'étais invitée sur le

plateau de Bernard Pivot, ça me terrorisait. Non, il valait mieux ne pas devenir écrivain. D'ailleurs, je n'ai pas de mémoire et aucune imagination. J'ai le plus important, selon lui, le style.

Le garçon revient à notre table et me demande si je n'ai pas besoin d'une montre, en me tendant un modèle d'homme de la marque *Sekonda*, « *assembled in China* ». Elle est là depuis des mois, il ne sait qu'en faire. J'en reste sans voix. Aurais-je une tête à vouloir une montre que quelqu'un a oubliée au bistrot ? Et tout ça – le café vide, le cafetier et sa montre, jusqu'à l'Écrivain –, ne serait-ce pas une séquence pour la *Caméra cachée* ? L'Écrivain en profite pour m'interroger sur l'existence d'un homme à qui je pourrais donner cette montre. Il m'a déjà demandé si j'avais des enfants. Pour les enfants, c'est clair, la réponse est non, mais pour l'homme, c'est plus compliqué. Lui dire que je suis sans homme me semble un peu court, ma vie sentimentale est, disons, en suspens. Et si je lui retournais la question ? La première fois que je l'ai rencontré, il était accompagné d'une jeune femme qui aurait pu être sa fille, mais qui, de toute évidence, ne l'était pas.

– Non, pas d'homme à la maison, finis-je par dire, en éludant une partie de la question. C'est ma vie : pas d'enfant et pas d'homme à demeure. Du temps du café grec, j'en avais un pourtant. Pas exactement « à la maison », car ça ne faisait pas partie des mœurs de l'époque, mais il était dans mon lit, chaque nuit ou presque, dans cette grande demeure où nous vivions en « communauté », mes camarades et moi. La ville en comptait quelques dizaines de ces maisons, où cohabitaient jeunes travailleurs et étudiants post-soixante-huitards, engagés pour l'écologie ou dans les mouvements d'extrême gauche. Vies militante et domestique s'y mélangeaient. Les mêmes se croisaient à la maison et aux réunions, ce qui ne facilitait pas toujours les rapports. Des conflits politiques venaient parfois perturber la bonne entente dans la communauté ou alors c'étaient des rivalités amoureuses qui contaminaient les débats politiques. Moi-même, j'étais souvent tiraillée entre mes

diverses loyautés, quand mes compagnons de vie dans la maison et mon amoureux s'affrontaient sur le terrain politique. Je ne savais pas quel camp choisir. J'avais du mal à me forger une opinion personnelle, le politique et l'affectif se confondaient en un magma duquel je n'arrivais pas à me dépêtrer. À cette époque, ne sachant pas comment entrer dans le monde, je recherchais la compagnie d'hommes dominants, intellectuels brillants et forts en gueule, que je quitterais, une fois initiée et aguerrie.

Bruxelles ne serait pas Bruxelles si nous ne nous découvrions pas l'une ou l'autre connaissance commune. Ainsi, au détour d'une phrase, il apparaît que nous avons fréquenté le même analyste, un homme d'une certaine renommée dans le milieu lacanien bruxellois, auteur notamment de *L'écriture commence où finit la psychanalyse*. Je comprends mieux maintenant son inclination pour les paradis perdus du désir.

Au moment de partir, le cafetier nous raccompagne et me souhaite « bonne chance avec la montre », que j'ai tout de même fini par accepter.

Je l'ai posée sur ma table de travail. Si je ne la mets pas, est-ce que cela me portera malchance ? Malchance en amour ou malchance pour le bouquin ? Si je la mets, le livre cartonnera et je serai obligée d'aller en parler sur les plateaux télé, quelle horreur ! Je repense à l'Écrivain. Sur le pas de la porte, il m'a prise dans ses bras et m'a serrée. Fort. Bizarre pour une première rencontre. Professionnelle. Ça me trouble. Il n'est pas net, cet Écrivain.

Le soir même, en me rendant avec des amis au théâtre, je tombe sur l'Amant. Après trois années d'évitement. Décidément, il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous ! Après la pièce, parlée et chantée, une sorte d'oratorio, magnifique – une histoire de pendus, occis d'avoir trop questionné l'ordre établi du savoir –, il s'avance, ému, pour échanger quelques impressions et saluer tout le monde. Il semble dans de meilleures dispositions qu'il y a trois

ans, le moment ne serait-il pas venu de renouer ? Le lendemain, je décide de donner un petit coup de pouce au destin, question de remettre un homme dans ma vie, à défaut de le mettre dans ma maison. Je lui envoie un mail intitulé « Et si nous lunchions ». On annonce la fin du monde pour le 21 décembre de l'année prochaine, plus qu'un an à vivre. Nous sommes dans l'urgence. La fin du monde libère toutes les audaces.

L'Amant me répond très vite et me donne rendez-vous dans un resto de son choix, suffisamment discret pour ne pas y faire de mauvaises rencontres. Je connais cet endroit pour ses brunchs dominicaux en terrasse par beau temps. Le petit parc, paisible et peu fréquenté malgré sa situation centrale, héberge un Palais datant de la Renaissance où fut signé « le pacte d'Egmont » en 1977, pacte avorté qui, néanmoins, inaugura de façon symbolique le processus désormais irréversible de séparation institutionnelle entre les différentes communautés linguistiques du pays. Des retrouvailles dans un lieu de séparation historique, en somme.

Je m'arrange pour être un peu en avance, ce qui n'est franchement pas difficile avec lui. Je ne veux pas être exposée d'emblée à son regard. Le restaurant, une fois de plus, est vide. Le temps est à la tempête. Pas de montre Sekonda qui traîne et pas de fantasme de caméra cachée. Et en effet, j'ai tout loisir de le voir arriver, en retard bien sûr, mais pas trop. Il n'a pas vraiment changé, toujours aussi mal fagoté, pourtant bel homme, les tempes un peu plus dégarnies peut-être, et ce regard myope, pas tout à fait assuré, qui fait partie de son charme. Arrivé à ma table, il hésite un moment, mais ne s'avance pas pour m'embrasser. Il faut dire que je ne me suis pas levée non plus pour l'accueillir. Un résumé de la situation : hésitante. Il s'assied et commence à parler. Un vrai moulin à paroles, cet homme, je l'avais oublié. En l'espace d'une heure, il me raconte à peu près toute sa vie des trois dernières années : le boulot omniprésent, les voyages pour raisons professionnelles un peu partout

dans le monde, « elle » qui a changé de travail, leur fille qui termine – enfin – ses études. Et leur couple ? « Ça va ! » Et lui, comment va-t-il ? Ce n'est pas un sujet de conversation, cette question il ne se la pose jamais, je dirais même plus, ce n'est pas une question. Il va, c'est tout. Ensuite, il me demande ce que je deviens et « si j'écris ». Qu'ont-ils tous à vouloir que j'écrive ? Non, pas de roman en vue, mais la publication prochaine d'un livre à quatre mains sur la Belgique.

– Tu n'as jamais eu envie de reprendre contact ? lui demandé-je à brûle-pourpoint

– Si.

– Et ?

– Dans mon esprit, tu avais rencontré quelqu'un d'autre, ça me semblait évident.

Rien de moins évident, mais je ne démens ni ne confirme.

Le contact est rétabli comme si nous nous étions quittés la veille. Il sourit, il a l'air content. Moi, je ne ressens aucun trouble. J'observe. J'observe son sourire, ce genre de sourire irréprouvable qu'ont certains hommes quand ils vous désirent. Au moment de partir, il se penche pour me faire la bise. On ne s'enlace pas. Je quitte le parc par le Passage Marguerite Yourcenar. Sur le mur, je lis, gravé dans la pierre : « En ce moment, il est Celui qui Est ».

Un peu plus tard, je reçois un petit message qui acte la reprise de contact et semble indiquer plus si affinités. Il fait également allusion au fait que nous n'avons pas abordé ce qui nous a fâchés il y a trois ans. C'est nouveau, ça, il nomme les choses. Je mets longtemps à lui répondre. « Aucun trouble ? » Tu parles ! Qu'est-ce que je veux ? Un homme dans ma maison de temps en temps, en attendant l'hypothétique homme-dans-ma-vie ? Avec le risque de retomber dans cette frustration que je connais trop bien ? Je cogite des heures devant mon clavier et quand je finis par lui répondre, je m'emmêle les pinces. Par retour de courrier, il se moque gentiment et me propose un autre rendez-vous, juste avant les fêtes de

fin d'année, où il sera absent. Voilà, ça recommence, il m'annonce déjà son absence pendant deux semaines ! Pas bon, ça.

Et pourtant, je sens que je vais accepter.